Questes

Revue pluridisciplinaire d'études médiévales

43 | 2021

Domestiquer la nature

« Tout arbre sauvage devient bon et privé par bon labourage ». Domestiquer l'arbre au Moyen Âge, de l'encyclopédiste au prédicateur

Alice Laforêt

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/questes/5807>

DOI : 10.4000/questes.5807

ISSN : 2109-9472

Éditeur

Les Amis de Questes

Édition imprimée

Date de publication : 30 juillet 2021

Pagination : 57-73

ISSN : 2102-7188

Référence électronique

Alice Laforêt, « « Tout arbre sauvage devient bon et privé par bon labourage ». Domestiquer l'arbre au Moyen Âge, de l'encyclopédiste au prédicateur », *Questes* [En ligne], 43 | 2021, mis en ligne le 30 octobre 2021, consulté le 10 novembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/questes/5807> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questes.5807>

« Tout arbre sauvage devient bon et privé par bon labourage ». Domestiquer l'arbre au Moyen Âge, de l'encyclopédiste au prédicateur

Alice LAFORÊT

Bibliothèque du Muséum national d'Histoire naturelle /

Université Grenoble-Alpes

Acte d'appropriation et de métamorphose de la nature par l'homme afin de satisfaire des besoins qui lui sont propres, la domestication concerne le règne animal, mais également les végétaux, que la culture rend plus propices à des usages alimentaires, médicaux ou encore d'agrément. L'arbre cultivé, qu'on rencontre dans les jardins et les vergers, dont le fruit nourrit et dont l'ombre apaise, est sans doute le végétal qui illustre le mieux l'action positive de l'homme sur la flore. Il s'oppose à l'arbre sauvage qui peuple forêts et montagnes. Dans les ouvrages savants médiévaux qui traitent des végétaux, ce monde des arbres cultivés représente une catégorie à part, héritée de la tradition antique. On retrouve la distinction entre état de nature et état de culture notamment dans les compilations encyclopédiques qui se développent au cours du XIII^e siècle et qui ont pour objet l'ordonnancement rigoureux des connaissances portant sur les réalités naturelles. La distinction entre végétaux domestiqués et flore sauvage revient fréquemment dans ces textes, comme ceux de Vincent de Beauvais, de Barthélemy l'Anglais, ou encore de Thomas de Cantimpré, où les termes *incultus*, *agrestis*, *sylvaticus*, *communis* s'opposent à *frugiferis*, *cultus*, *hortensis*, *sativus* ou

encore *domesticus*. Dans les textes en langue vernaculaire, ce sont surtout les termes « privés », ou « franc » d'une part, et « sauvage » ou « sylvatique » d'autre part qui permettent de discerner les végétaux familiers des hommes de ceux qui poussent dans les zones forestières et les friches.

De l'action humaine sur la plante découle donc toute une organisation du monde végétal. Examiner la manière dont les arbres domestiques et les arbres sauvages sont abordés dans un corpus de textes encyclopédiques revient à s'interroger sur le regard porté par les naturalistes médiévaux sur l'homme dans son environnement. Le *De proprietatibus rerum*, encyclopédie de Barthélemy l'Anglais, sur laquelle nous nous arrêterons plus longuement¹, est particulièrement révélatrice des tendances qui irriguent les autres textes de la période². Si cette œuvre adopte un plan alphabétique (les plantes se succédant sans distinction typologique, contrairement aux encyclopédies de Thomas de Cantimpré ou Vincent de Beauvais par exemple), le prologue du livre XVII consacré aux plantes énumère un certain nombre de catégories de végétaux. Ce prologue puise bien sûr chez Pline, mais également dans la tradition aristotélicienne transmise par le *De Plantis* de Nicolas de Damas, qui met aussi l'accent sur plantes cultivées et végétaux sauvages. Il ne s'agira pas ici d'étudier les méthodes de culture des arbres, de la taille à la greffe, qui sont abordées dans les textes encyclopédiques, mais d'examiner comment

¹ Afin de rendre compte du bilinguisme inhérent à la terminologie botanique au cours de la période, nous citerons tant le texte latin du *De proprietatibus rerum* (Barthélemy l'Anglais, *De proprietatibus rerum*, Volume VI : Liber XVII, éd. Iolanda Ventura, Turnhout, Brepols, 2007) que le texte de la traduction française réalisée par Jean Corbechon sous le titre de *Livre des propriétés des choses* (toutes les citations sont issues du manuscrit de la Bibliothèque nationale de France, ms. français 16993).

² L'étude s'appuie principalement sur le livre XVII du *De proprietatibus rerum* de Barthélemy l'Anglais. D'autres textes encyclopédiques seront ponctuellement convoqués, tels que le *Speculum naturale* de Vincent de Beauvais ou l'*Opus ruralium commodorum* de Pierre de Crescens.

cette distinction entre domestique et sauvage structure le discours botanique. De l'encyclopédiste au prédicateur, la domestication de l'arbre alimente par ailleurs toute une rhétorique symbolique, à travers l'élaboration d'un discours moral qui s'appuie sur des exemples. Néanmoins, les vertus symboliques de cette domestication ont également leurs limites, dans des textes où prime l'ambivalence des motifs symboliques issus du monde végétal³.

Arbres privés, arbres sauvages

Ordonner le monde végétal : tel est le projet qui sous-tend la rédaction des livres consacrés aux plantes, au sein des grandes compilations encyclopédiques qui fleurissent au XIII^e siècle. Notons d'ailleurs que ce mouvement encyclopédique correspond à une phase que l'on peut qualifier d'« optimiste », dans les histoires des rapports de l'homme à la nature, ainsi que le souligne l'historien John Aberth⁴. Domestication matérielle et intellectuelle vont donc de pair. La structuration du discours botanique au Moyen Âge passe par l'établissement de listes de plantes qui obéissent à une organisation rigoureuse, qu'elle soit alphabétique comme chez Barthélemy l'Anglais ou typologique comme dans les ouvrages de Vincent de Beauvais ou Thomas de Cantimpré. Scinder le monde végétal en plusieurs catégories – arbres, arbrisseaux, buissons, herbes – constitue déjà une tentative

³ L'ambivalence est d'ailleurs inhérente au symbole médiéval. Dans son *Histoire symbolique du Moyen Âge occidental*, Michel Pastoureau rappelle ainsi la nécessité que « l'historien conserve au symbole toute son ambivalence, son ambiguïté même ; ambiguïté qui fait partie de sa nature la plus profonde et qui est nécessaire à son bon fonctionnement », Michel Pastoureau, *Une histoire symbolique du Moyen Âge occidental*, Paris, Éditions du Seuil, 2004, p. 26.

⁴ « Undoubtedly, the great agricultural expansion of the high Middle Ages that went hand-in-hand with a burgeoning population fed into some of the encyclopedists' optimistic outlook », John Aberth, *An Environmental History of the Middle Ages*, Londres, Routledge, 2013, p. 46.

d'appréhension des réalités naturelles, et une forme de domestication intellectuelle de ce monde végétal foisonnant. Au sein de ces catégories, des sous-ensembles se dessinent. Une distinction structurelle qui s'impose est celle qui est faite entre les arbres fruitiers et les arbres non fruitiers, que reflète l'organisation du propos sur les arbres dans le *Speculum naturale* de Vincent de Beauvais. Les arbres « communs » traités dans le douzième livre sont bien ceux qui ne portent pas de fruits, si on s'en tient à la déclaration de l'auteur qui ouvre le treizième livre, consacré aux arbres fruitiers :

Après avoir parlé des arbres dans leur généralité et en particulier des arbres communs et non cultivés, comme les arbres des campagnes et des forêts, il nous reste à évoquer les arbres cultivés et porteurs de fruits, et notamment ceux qui portent des fruits utiles à l'alimentation de l'homme⁵.

De même, Pierre de Crescens divise le livre V du *Ruralium commodorum opus*⁶ en deux parties, la première consacrée aux arbres fruitiers, la deuxième à ceux qui ne portent pas de fruit.

À la division canonique entre arbres fruitiers et non fruitiers, qui se lit dès le plan de certains des ouvrages concernés, se surimpose une autre distinction, celle des arbres domestiques et des arbres sylvestres, des arbres « privés » et des arbres « sauvages ». « Il est aucuns arbres privez qui croissent es jardins et les autres sont sauvaiges⁷ » comme l'écrit Jean

⁵ « Actor Postquam diximus de arborum natura in communi et etiam in speciali de arboribus communibus et incultis, ut de agrestibus atque sylvaticis, restat dicendum de arboribus cultis ac frugiferis et precipue de illis, quarum in humanos cibos sumuntur fructus », Vincent de Beauvais, *Speculum naturale*, Douai, Balthazar Beller, 1624, XIII, 1 (nous traduisons).

⁶ Pierre de Crescens, *Ruralia Comoda*, éd. W. Richter et R. Richter Bergmeier, Heidelberg, C. Winter, 1995–2002.

⁷ Jean Corbechon, *Le Livre des propriétés des choses*, BnF français 16993, f° 242v.

Corbechon, traduisant Barthélemy l'Anglais⁸. Le compilateur rappelle dès le prologue du livre XVII la distinction majeure entre arbres sylvestres et arbres domestiques, distinction héritée des naturalistes antiques et qui contribue à structurer le monde végétal dans les grandes sommes encyclopédiques du Moyen Âge. Cette catégorisation, qui retient ici notre attention, constitue une division de second niveau, que ne reflète pas l'agencement adopté par les compilateurs médiévaux, mais qu'on retrouve dans le corps du texte. Son caractère structurant s'explique notamment par l'importance qu'il revêt dans les ouvrages antiques. Le livre XVI de l'*Histoire naturelle* de Pline l'Ancien est ainsi consacré à la nature des arbres sauvages⁹, tandis que le livre XVII est consacré aux arbres cultivés¹⁰.

La distinction entre sauvage et domestique répond donc à un besoin de catégorisation multiforme et permet aux auteurs d'adopter une démarche que l'on pourrait qualifier, en risquant l'anachronisme, de taxinomique. Elle permet tout d'abord de discerner des espèces entre elles. « Il est deux manieres de meures dont les unes sont privees, que nous appellons meures franches, et les autres sont sauvages, que nous appellons meures de haye¹¹ », peut-on lire dans le *Livre des propriétés des choses*, au chapitre concernant les mûres. Jean Corbechon apporte dans sa traduction une précision au texte latin, en se fondant sur la fracture sauvage/privé. Le texte latin se contente en effet d'affirmer : « *Est autem duplex morus, domestica scilicet et silvestris* ¹² ». La

⁸ « *Item arborum sicut et plantarum quedam sunt domestice et hortentes, quedam vero sunt silvestres.* » Barthélemy l'Anglais, *De proprietatibus rerum*, éd. cit., XVII, 1, p. 9.

⁹ « *Libro XVI continentur silvestrium arborum naturae* », Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, XVI, éd. et trad. Jacques André, Paris, Les Belles Lettres, 1947–1981.

¹⁰ « *Libro XVII continentur sativarum arborum naturae* », *ibid.*

¹¹ Jean Corbechon, *Le Livre des propriétés des choses*, f° 265.

¹² *Ibid.*

distinction qui est faite ici est celle entre la ronce et le mûrier, deux essences différentes, qui sont bien traitées dans des chapitres distincts dans d'autres ouvrages encyclopédiques. Le couple sauvage/domestique décrit ici permet de souligner la ressemblance qui existe entre ces deux plantes sans perdre de vue leur différence. Ce qui a pu être décrit comme une pure confusion des encyclopédistes médiévaux relève en réalité d'une lecture raisonnée des sources et de l'expression d'un besoin de signaler les parentés entre divers végétaux et de procéder à des regroupements. Cette opposition permet d'identifier des variétés, au sein d'espèces identifiées. Par exemple, l'oléastre est bien décrit par Jean Corbechon comme la forme sauvage de l'olivier ¹³ : les ressemblances morphologiques qui unissent deux variétés d'une même essence sont bien soulignées. Ces regroupements opérés entre différentes variétés, sauvages et domestiques, d'une même plante, reflètent la conception toute aristotélicienne d'une communauté des êtres vivants qui s'impose au cours de la période, tout en illustrant l'importance accordée par les naturalistes médiévaux à la transformation du monde végétal par l'action de l'homme.

Domestiquer l'arbre : du texte savant à la dimension allégorique

La catégorie des arbres domestiques revêt dans la littérature encyclopédique une dimension particulièrement positive : ces végétaux sont de plus bel aspect, leur ombre est agréable, et, surtout, les fruits qu'ils produisent sont plus profitables à l'homme. Ces arbres domestiques sont vus d'un bon œil, et décrits en conséquence, par les compilateurs de textes encyclopédiques, du fait de leur utilité. Tout d'abord, les arbres

¹³ « Oleastre est olivier saulvage et ainsi appelle pour ce que en fueilles il ressemble a l'olivier privé », Jean Corbechon, *Le Livre des propriétés des choses*, f° 269.

fruitiers sont souvent dotés d'une symbolique plus positive que les arbres qui ne produisent pas de fruit. Parmi ces arbres fruitiers, les arbres domestiques constituent la catégorie reine – Jean Corbechon écrit en effet à leur sujet :

Derechief les arbres sauvaiges portent plus de fruit que ceulx des iardins selon Aristote, et c'est si comme dit Albumasar pource qu'ilz ont plus d'umeur clere et maigre qui monte legierement et se convertist de legier en la substance du fruit, mais le fruit des arbres privés est meilleurs, car il vient d'umeur plus douce et plus crasse¹⁴.

L'utilité pour l'homme justifie donc bien ce regard positif que l'on trouve au sein même du savoir botanique : l'arbre domestique a toute la faveur de l'encyclopédiste.

Si arbres domestiques et arbres sauvages s'opposent dans le discours encyclopédique, la frontière entre ces deux catégories n'est pas étanche ni définitive, puisque, comme l'affirme Barthélemy l'Anglais dans son prologue, « les arbres privez deviennent sauvages quant ilz ne sont labourez, et les sauvages deviennent privez par bons labourages¹⁵ ». Le labour, la greffe ou la taille de certains arbres leur permet de passer du statut de végétaux forestiers à celui de plantes domestiques. À travers ces arbres « privés » particulièrement positifs, c'est toute l'action de l'homme sur la nature qui est célébrée. Pline mettait déjà en lumière l'habileté de l'homme dans le domaine de la culture, à la fin du livre consacré aux arbres sauvages : « Nous avons décrit la nature des arbres qui croissent spontanément sur la terre et dans la mer. Il reste à décrire celle des arbres pour lesquels il est plus juste de parler de création par l'art et le génie

¹⁴ Jean Corbechon, *Le Livre des propriétés des choses*, f° 242v.

¹⁵ *Ibidem*.

inventif de l'homme que de naissance¹⁶ ». Rappelons par ailleurs la très forte valorisation de l'agriculture dans l'Antiquité et tout au long du Moyen Âge. Ainsi que le rappelle Fabrice Mouthon, « l'humanité séparée du sauvage est censée trouver son accomplissement dans l'agriculture. Celle-ci constitue l'activité noble par excellence, avec la guerre et la politique, aux yeux des intellectuels de l'Antiquité¹⁷ ». La structuration du discours encyclopédique et la distinction entre sauvage et domestique permettent de mettre l'accent sur l'action de l'homme qui vient améliorer la nature et permettre aux arbres de produire de plus doux fruits. Si cette action ne se pérennise pas, le danger guette l'arbre de retomber dans un état sauvage¹⁸.

Cette opposition est riche de potentialités symboliques, que l'on retrouve dans les textes fondateurs de la culture médiévale. Le bien-aimé du *Cantique des cantiques* n'est-il pas comparé à un pommier, se démarquant des autres jeunes gens comme l'arbre cultivé se démarque des arbres sylvestres¹⁹ ? L'arbre fruitier convoque l'image du Paradis, et il n'est pas rare de le rencontrer dans des récits de miracles ou des œuvres hagiographiques²⁰. La dimension positive de l'arbre fruitier se retrouve au

¹⁶ « *Natura arborum, terra marique sponte sua provenientium, dicta est. Restat earum, quae artes et humanis ingeniis fiunt verius, quam nascuntur* », Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, XVII, éd. cit., 1, p. 20.

¹⁷ Fabrice Mouthon, *Le sourire de Prométhée. L'homme et la nature au Moyen Âge*, Paris, La Découverte, 2017, p. 19.

¹⁸ Cette approche très positive de l'action de l'homme sur la nature est un phénomène global au Moyen Âge central, moment d'une valorisation du travail agricole qui se fonde notamment sur des références bibliques et patristiques. Dans son *Commentaire littéral de la Genèse*, Augustin propose ainsi « une vision enthousiasmante du labeur du premier homme, à la fois connaissance et prise de possession de la création par la créature elle-même », Mathieu Arnoux, *Le temps des laboureurs. Travail, ordre social et croissance en Europe (XI^e–XIV^e siècle)*, Paris, Albin Michel, 2012, p. 147.

¹⁹ « *Sicut malus inter ligna silvarum, Sic dilectus meus inter filios.* », *Biblia sacra iuxta Vulgatam Clementinam Nova Editio*, éd. A Colunga, L. Turrado, Madrid, 6^e éd., 1982, Cant. 2, 3.

²⁰ Fabrice Guizard-Duchamp cite à ce sujet l'œuvre hagiographique de Grégoire de Tours : « Grégoire évoque plusieurs arbres qui fleurissent près des tombes des saints

cours de notre période dans les sermons et les recueils d'*exempla*, qui puisent dans la matière encyclopédique. Les encyclopédies sont en effet conçues pour servir de réservoirs d'exemples aux prédicateurs²¹, à qui elles offrent une matière pour l'interprétation allégorique des réalités naturelles dont ils traitent. C'est particulièrement le cas pour l'encyclopédie de Barthélemy l'Anglais : cette dernière est accompagnée d'un riche corpus de notes marginales, qui signalent les interprétations morales qu'il est possible de rattacher aux propriétés des choses²². Selon plusieurs historiens, dont Gilbert Dahan²³, ces notes ont été élaborées par Barthélemy lui-même. Par ailleurs, texte et *marginalia* sont copiés ensemble dans la plupart des manuscrits du *De proprietatibus rerum* et sont donc lus comme un tout. Le livre XVII sur les plantes concentre à lui seul près de 2500 notes. Nombre de ces notes au sujet de la culture de l'arbre et de son passage de l'état sauvage à l'état domestique concernent la foi, le péché, la pénitence, ou encore la doctrine. Un passage du prologue du livre XVII concernant les artifices de la culture qui

[...]. Ce sont souvent des arbres aux fruits comestibles (mûriers, poiriers, châtaigniers...) », *Les terres du sauvage dans le monde franc (IV^e–IX^e siècle)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2009, p. 188.

²¹ Nous renvoyons à l'article de Jacques Berlioz et Marie-Anne Polo de Beaulieu, « Les recueils d'*exempla* et la diffusion de l'encyclopédisme médiéval » dans *L'enciclopedia medievale*, dir. Michelangelo Picone, Ravenna, Longo, 1994, p. 179–212, et notamment au tableau synthétisant les emprunts faits à quatre grandes encyclopédies du XII^e et XIII^e siècle, p. 207–212.

²² Sur ces notes marginales, voir notamment l'introduction de l'édition par Iolanda Ventura du texte du livre XVII du *De proprietatibus rerum*, éd. cit., p. XXXIV–XXXVIII, ainsi que Baudouin Van den Abeele, « Simbolismo nei margini. Le moralizzazioni del *De proprietatibus rerum* di Bartolomeo Anglico », dans *Simbolismo animale e letteratura*, dir. Dora Faraci, Rome, Vecchiarelli, 2003, p. 159–183.

²³ Gilbert Dahan, « Encyclopédies et exégèse de la Bible aux XII^e et XIII^e siècles », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes*, n°6, *Vulgariser la science*, 1999, p. 8–9.

permettent aux végétaux de devenir fertiles²⁴ est ainsi accompagné d'une note sur l'abstinence²⁵, qui éloigne le péché de l'âme. Ce type de développement moral se retrouve dans certains sermons, par exemple dans un sermon de Jacques de Voragine, qui dresse une analogie entre les fruits des arbres de la forêt, plus nombreux mais de moindre qualité que les fruits produits par les arbres des vergers, et les aumônes des pécheurs, qui sont nombreuses mais bien moins valorisées que celles des justes²⁶. Humbert de Romans, contemporain de Barthélemy l'Anglais, place également les arbres domestiques à un rang supérieur à celui des arbres sylvestres, de la même manière que le lion est le plus noble de tous les animaux :

Il est à noter que chez les choses inanimées, l'une est plus noble que l'autre, ainsi que l'or pour le fer, il en va de même pour les végétaux, car l'arbre des jardins est plus noble que celui des forêts, et de même pour les êtres sensibles, puisqu'on dit que le lion est le plus noble de tous les animaux, et de même parmi les êtres doués de raison l'un est plus noble que l'autre, comme Dieu est plus noble que l'ange, et l'ange plus noble que l'homme²⁷.

²⁴ « *Arbores et plante silvestres per artificium et culturam fiunt hortenses, fructifere et fertiles* », Barthélemy l'Anglais, *De proprietatibus rerum, Volume VI : Liber XVII*, éd. cit., 2, p. 14.

²⁵ « *Nota quod abstinentia a peccato alterat animam et immutat* », *ibidem*.

²⁶ « *Dicit enim Aristoteles, quod arbores silvestres aliquando plus fructificant, quam hortenses, sed fructus hortenses sunt meliores. [...] una elemosyna cum gratia facta, cum sit fructus hortensis, multo plus valet quam multae factae in mortali, cum sint fructus plantae silvestris* », Jacques de Voragine, « *Feria quarta tertiae hebdomadae quadragesimale, sermo II* » dans *Sermones aurei*, éd. Figarol, 1874, I, p. 197. Ce sermon, intitulé « *De triplici planta : et ubi unaquaeque plantata sit, secundum triplicem terrae differentiam* », fait appel à de nombreuses allégories végétales.

²⁷ « *Notandum quod sicut in rebus inanimatis una est nobilior alia, ut aurum ferro, sic et in uegetabilibus, ut arbor hortensis nobilior est quam sylvestris, et in sensibilibus eodem modo, ut leo nobilior dicitur inter omnia animalia ita inter omnia rationalia unum est nobilius alio, ut Deus Angelo, Angelus Homine* », Humbert de Romans, *De eruditione religiosorum Predicatorum*, éd. Margarinus de la Bigne, Bibliotheca maxima veterum patrum, Lyon, 1677, t. XXV, p. 495.

Certains arbres se prêtent plus que d'autres à ces développements symboliques. Le cas de l'amandier constitue un exemple particulièrement représentatif de cette circulation des savoirs, de l'encyclopédiste au prédicateur. Arbre marial, végétal christique, l'amandier est en effet un arbre vedette des prédicateurs et théologiens – nous le retrouvons dans de nombreux sermons et *exempla*. Il est souligné à plusieurs reprises que l'action de l'homme le rend meilleur. Nous retrouvons ainsi cette affirmation dans le prologue de Barthélemy l'Anglais :

Derechief tout arbre sauvaige devient bon et
privé par bon labouraige selon Aristote qui de ce
met exemple d'un amandier qui porte amandes
ameres, lequel porte apres amandes douces
quant il est bien labouré a son droit²⁸.

D'après la tradition aristotélicienne, il est donc possible d'amener un arbre produisant des amandes amères à faire fructifier des amandes douces. La littérature exemplaire ne manque pas de reprendre à son compte cette particularité soulignée dans différents textes botaniques. On en trouve ainsi mention dans l'un des *Sermones aurei* de Jacques de Voragine :

Aristote dit en effet que, quand un amandier est
vieux, on doit le percer, afin que l'humeur de sa
moelle soit purgée et qu'il redevienne fertile. De
la même manière, quand un homme est versé
dans le péché, il faut percer trois ouvertures
dans son cœur, c'est à dire la douleur de la
contrition, la pudeur de la confession et le
travail de la pénitence. Et de cette manière, cette

²⁸ Jean Corbechon, *Le Livre des propriétés des choses*, f° 243. Corbechon traduit ainsi la phrase suivante de Barthélemy l'Anglais : « *Item in omni genere arborum sic est, quod per culturam debitam silvestres convertuntur in hortenses* », Barthélemy l'Anglais, *De proprietatibus rerum*, éd. cit., p. 32. L'encyclopédiste reprend ici un passage du traité pseudo-aristotélicien *De plantis*, voir Nicolas de Damas, *De plantis libri duo Aristoteli vulgo adscripti*, éd. Ernst Heinrich Friedrich Meyer, Leipzig, L. Voss, 1841, p. 19.

plante connaît un renouveau et porte de bons fruits²⁹.

Ce genre de moralisation est déjà suggéré dans l'une des notes marginales du *De proprietatibus rerum* : le passage qui évoque l'action de purger l'amandier de son humeur est l'occasion d'aborder les notions de contrition et de confession³⁰. Cette interprétation du rôle de la culture se retrouve pour d'autres essences, telles que le grenadier, à propos duquel Barthélemy écrit : « quant le pommier de grenate n'est pas bon, il admende par labourage³¹ ». Il s'agit véritablement d'« amender » le végétal pour le rendre meilleur.

Les limites de la domestication : la supériorité de l'état de nature ?

De cette symbolique positive qui caractérise les arbres domestiqués, véritable image du jardin d'Éden, découle naturellement un jugement sévère porté tant par les naturalistes que les prédicateurs sur l'arbre sauvage. L'arbre sauvage peut être fertile et porter de nombreux fruits, mais ceux-ci ne sont d'aucune utilité à l'homme – pire, ils sont susceptibles de lui nuire. Dans le *De proprietatibus rerum*, il est ainsi souligné que les poires sauvages ne sont d'aucun apport dans l'alimentation, car elles sont particulièrement indigestes. Ce passage sur les poires est accompagné de plusieurs notes marginales, qui assimilent la dualité entre le bien et le mal à celle qui existe entre les caractères sauvage et domestique³². L'oléastre, pendant sylvestre de l'olivier, est

²⁹ Jacques de Voragine, *Sermones aurei*, éd. cit., p. 197 (nous traduisons).

³⁰ « *Nota de contritione et confessione* », Barthélemy l'Anglais, *De proprietatibus rerum*, éd. cit., p. 32.

³¹ Jean Corbechon, *Le Livre des propriétés des choses*, f° 264v.

³² « *Nota de vita duplici bonorum et malorum* », Barthélemy l'Anglais, *De proprietatibus rerum*, éd. cit., p. 183.

dépeint chez Barthélemy l'Anglais comme un arbre stérile et amer³³. Il sert aussi d'exemple dans des sermons. On le retrouve ainsi dans les *Distinctiones* d'Alain de Lille, où il symbolise les païens, tandis que l'olivier domestique représente l'Église³⁴. Par ailleurs, certains attributs végétaux peuvent avoir une dimension symbolique différente selon qu'ils caractérisent une essence domestique ou sauvage. Le rosier, dont il existe une variété sauvage et domestique, est unanimement apprécié des naturalistes médiévaux, malgré le caractère épineux qui fait toute son identité – bien au contraire, ses épines alimentent la symbolique mariale de la plante. À l'inverse, les épines des arbres dont il n'existe qu'une variété sylvestre sont décriées par les naturalistes et peuvent fournir la matière de développements symboliques négatifs. Jean Corbechon écrit ainsi « ce n'est pas de l'entencion de nature que les arbres aient espines³⁵ ». Dans le texte latin du *De proprietatibus rerum*, l'aubépine épineuse est rapprochée des mauvais prélats et de la cruauté³⁶. Les prédicateurs s'en inspirent, comme Humbert de Romans, qui, dans un sermon adressé à la noblesse, oppose les doux arbres qui portent des fruits, modèles de vertus, aux arbres de la forêt, couverts d'épines³⁷.

³³ Dans la traduction de Jean Corbechon : « Oleastre est olivier saulvage et ainsi appelle pour ce que en fueilles il ressemble a l'olivier privé mais que ses fueilles sont plus larges et est ung arbres brahaigne et amer », *Le Livre des propriétés des choses*, f° 269.

³⁴ « *Oleaster, proprie silvestris oliva. Dicitur etiam gentilis. Nam cum esset Deo alienus, dicebatur oleaster, unde Apostolus : tu autem cum oleaster esses* », Alain de Lille, *Liber in distinctionibus dictionum theologicarum*, éd. Jacques Paul Migne, *PL*, CCX, col. 881.

³⁵ Jean Corbechon, *Le Livre des propriétés des choses*, f° 277v.

³⁶ « *Nota contra malos prelatos et eorum duritiam* », Barthélemy l'Anglais, *De proprietatibus rerum*, éd. cit., p. 200.

³⁷ « *Non enim pertinet ad nobiles, ut sicut dumi et arbores sylvestres proferant spinas pungentes, modo istum, modo illum per crudelitatem, et iracundiam, et turbulentiam, sed suaues et dulces proferant fructus, sicut ficulnea, que est arbor nobilis profert fructus dulces, non spinas* », Humbert de Romans, *De eruditione religiosorum Predicatorum*, op. cit., p. 497.

Cependant, la glorification des arbres domestiques et de leurs produits a également ses limites. La fertilité des arbres des forêts, dont nous avons exposé l'ambivalence, peut être perçue de manière positive. Ainsi, dans le prologue du *De proprietatibus rerum*, une note sur la vie claustrale et la vie séculaire³⁸ s'ajoute au passage concernant la fertilité des arbres sauvages³⁹. Il est possible de l'interpréter en associant ces arbres sauvages aux réguliers, dont le statut est le plus enviable. Par ailleurs, la douceur et le goût des fruits domestiques peuvent être trompeurs. Reprenons l'exemple de l'oléastre : l'arbre et son fruit ne sont certes d'aucune utilité culinaire, mais l'usage thérapeutique est bien souligné par Barthélemy l'Anglais. Les fruits et autres produits des arbres sauvages sont souvent employés dans la pharmacopée. L'homme doit apprendre les secrets de plantes qui ne sont pas celles des jardins et vergers : en s'appropriant leurs produits, c'est presque à une autre forme de domestication qu'il se livre, mais sans conséquences sur le statut même de la plante, qui demeure sauvage. Les fruits domestiques, appréciés en cuisine, peuvent présenter des inconvénients. Figes domestiques, amandes douces, poires des vergers sont souvent source de ventosités et autres problèmes digestifs : il convient donc de ne pas en abuser. De ce fait, le fruit de l'arbre domestique peut donner l'occasion de développements symboliques sur les biens matériels et les richesses terrestres : « *nota de opulentia et divitiis*⁴⁰ », telle est la note marginale qui accompagne une réflexion du *De proprietatibus rerum* sur l'humeur grasse des arbres cultivés qui permet d'avoir de bons fruits.

³⁸ « *Nota quod melior est status claustralis quam secularis* », Barthélemy l'Anglais, *De proprietatibus rerum*, éd. cit., p. 10.

³⁹ *Ibidem* : « *Item manifeste dicit ibidem Aristoteles quod arbores et plante silvestres magis fructificant quam hortenses* ».

⁴⁰ *Ibidem*.

Dans la deuxième partie de son prologue, Barthélemy l'Anglais se livre à quelques analyses concernant l'arboriculture. L'exemple du figuier est particulièrement développé. « Derechief dit Aristote que les figuiers sauvaiges amandent les privez quant ilz sont plantez l'un devant l'autre car les figuiers sauvaiges sont plus chaus et plus secs que les privez⁴¹ » peut-on ainsi lire. Planter des figuiers sauvages près de figuiers domestiques permet d'obtenir une amélioration dans le processus de culture de ces derniers. Ces arbres font couple : l'action de l'homme consiste ainsi à donner toute latitude à la complémentarité du sauvage et du domestique. Il est donc important de préserver l'état de nature de ces figuiers sauvages, afin qu'ils puissent « amender » les arbres domestiques. Par ailleurs, le pendant sauvage de certains couples d'arbres peut être envisagé de manière plus positive que le végétal cultivé. C'est par exemple le cas du mûrier, dont nous avons vu que la catégorie domestique est bien distinguée de la variante sauvage dans le *Livre des propriétés des choses*. Si les qualités des mûres domestiques, sur le plan culinaire notamment, sont indéniables, le mûrier sauvage est doté de bien d'autres vertus, puisqu'il nourrit les bergers et que ses feuilles ont le pouvoir de tuer les serpents sur qui on les jetterait⁴². Ce passage est accompagné d'une note marginale sur les vertus de la croix du Christ, qui tue les démons⁴³. Ces qualités qui appartiennent à la sphère du « merveilleux scientifique⁴⁴ », sont souvent plus liées aux plantes et fruits sauvages qu'aux domestiques. De même, l'arbre du « désert forestier »

⁴¹ Jean Corbechon, *Le Livre des propriétés des choses*, f° 243v.

⁴² « *Est autem duplex morus, domestica scilicet et silvestris, cuius fructus in deserto pastorum relevant famem, cuius folia superiacta serpenti ipsum interimunt* », Barthélemy l'Anglais, *De proprietatibus rerum*, éd. cit., p. 145.

⁴³ *Ibidem* : « *Nota quod virtus crucis demones interficit* ».

⁴⁴ Jacques Le Goff, « Le merveilleux scientifique au Moyen Âge » dans *Zwischen Wahn, Glaube und Wissenschaft : Magie, Astrologie, Alchemie und Wissenschaftsgeschichte*, Zürich, Verlag der Fachvereine, 1988, p. 87–113.

est lui aussi loué⁴⁵. Pins et sapins, qui croissent « en lieu sec, aspre et meigre⁴⁶ », sont des exemples de frugalité et de rigueur morale. Ils sont également admirés pour leur haute taille. Le chapitre consacré au sapin dans le *De proprietatibus rerum* offre quelques pistes d'interprétations dans ce sens : parmi les notes marginales qui l'accompagnent, l'une rapproche sa haute taille de la contemplation⁴⁷. Les arbres forestiers sont souvent d'une plus haute taille que les arbres domestiques : c'est le cas du pommier qui est décrit par Barthélemy l'Anglais comme un arbre de bonne taille mais « petit au regart des arbres qui sont en la forest⁴⁸ ». La haute taille du pin, qui croît lui-même dans des endroits élevés et possède une humeur légère, est également très valorisée. Le pin est d'ailleurs un motif marial : on le retrouve ainsi dans le *Rosarius*⁴⁹, véritable encyclopédie du miracle marial, aux côtés d'autres végétaux, le rosier en premier lieu. Ce rapide tour d'horizon des développements symboliques et moraux associés aux arbres révèle surtout l'ambivalence inhérente au monde végétal.

L'exemple de l'arbre illustre bien la dualité de l'attitude de l'homme par rapport à la nature. Face à la frontière entre monde sauvage et espace cultivé, qui lui permet de catégoriser les réalités naturelles, il

⁴⁵ Il est d'ailleurs à noter que la représentation de l'espace non domestiqué – et des végétaux qui le peuplent – est loin d'être négative dans la culture médiévale. Ainsi, « dans le discours hagiographique, l'espace sauvage n'est pas toujours représenté comme un espace négatif, horrible et rebutant. Il peut être assimilé à un refuge pour la prière et la contemplation, loin du monde agité du siècle, un lieu de recueillement et de rapprochement de Dieu », Fabrice Guizard-Duchamp, *Les terres du sauvage dans le monde franc*, op. cit., p. 188.

⁴⁶ Jean Corbechon, *Le Livre des propriétés des choses*, f° 271.

⁴⁷ « *Nota de religiosis et contemplativis* », Barthélemy l'Anglais, *De proprietatibus rerum*, éd. cit., p. 33.

⁴⁸ Jean Corbechon, *Le Livre des propriétés des choses*, f° 264v.

⁴⁹ Marie-Laure Savoye, *De Fleurs, d'or, de lait, de miel : les images mariales dans les collections miraculeuses romanes du XIII^e siècle*, thèse soutenue à l'Université Paris-Sorbonne – Paris IV, 2009, p. 191.

incombe à l'homme, jardinier divin, de mener à bien sa mission d'amélioration de cette nature sauvage qui s'offre à lui, selon les conditions et règles fixées par Dieu. Il modèle ainsi son verger à l'image du jardin d'Éden. Mais l'homme demeure néanmoins extérieur aux mystères de cette nature qu'il tente de domestiquer tant sur le plan matériel qu'intellectuel. La création divine lui échappe souvent, malgré ses efforts : bien des plantes sauvages, qui relèvent d'un merveilleux mystique et d'un imaginaire exotique, comme le cèdre du Liban ou le chêne de Mambré, ne sauraient se laisser domestiquer.